

Première Année.

Prix : 10 centimes.

Numéro 4.

L'ENTR'ACTE PÉRIGOURDIN

JOURNAL HUMORISTIQUE BI-MENSUEL

LITTÉRATURE, ARTS, THÉÂTRE

COMMERCE, INDUSTRIE.



ABONNEMENTS :

Un an. Six mois.
3^e 1^e 75

INSERTIONS :

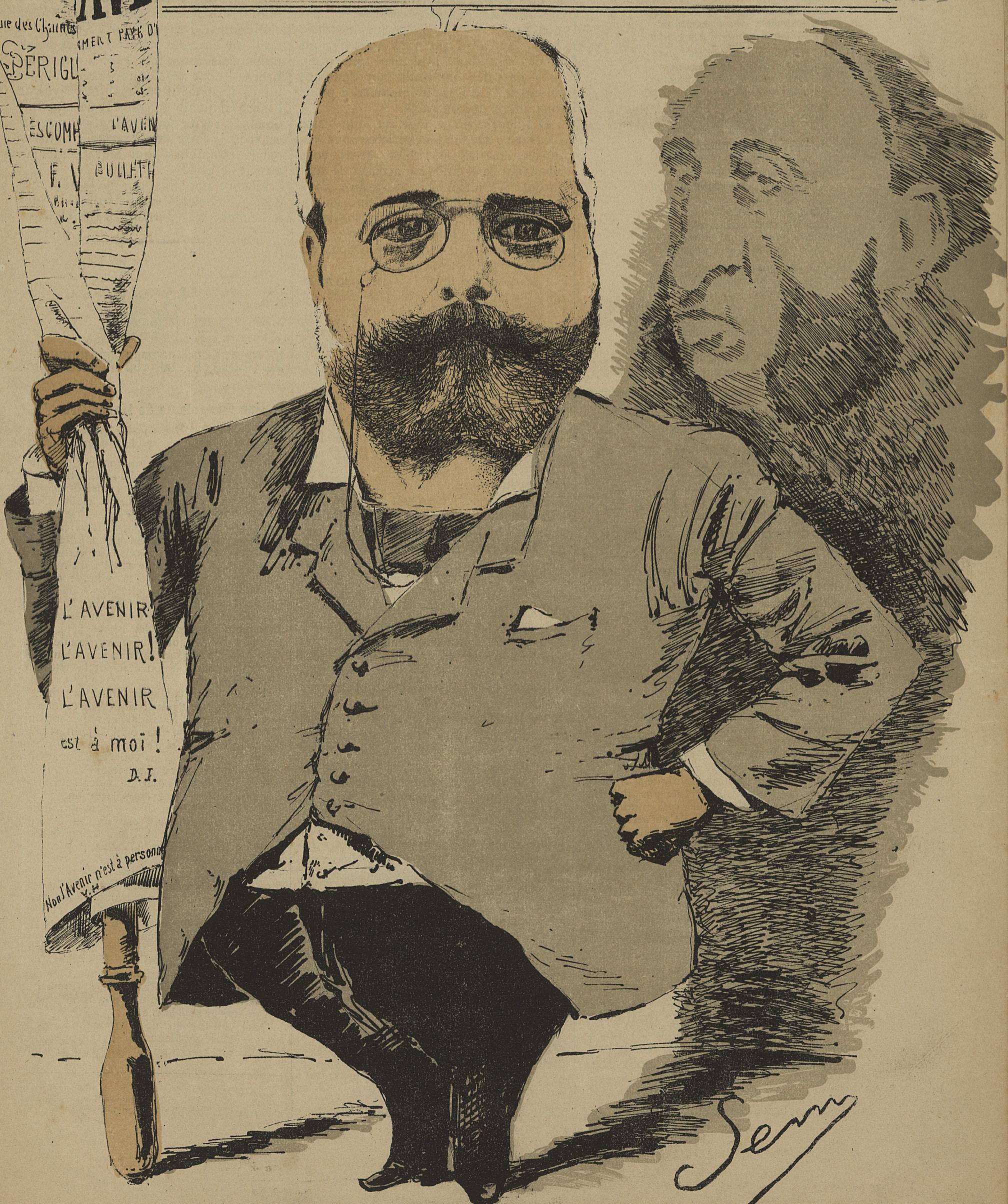
Annonces... 75^e la ligne.
Réclames... 1^e

(Les Manuscrits non insérés ne seront pas rendus.)

82-801



Non l'Avenir n'est à personne



L'ENTR'ACTE PÉRIGOURDIN.

Périgueux, le 11 avril 1886.

D. J.

D. J. tel est le monogramme
Du publiciste qu'avec art
Semi, écartant toute épigramme,
A peint dans l'Entr'acte, sans fard !
C'est un éminent journaliste,
Eloquent, convaincu, fougueux,
Et chef du clan opportuniste
Qui règne en maître à Périgueux.
C'aussi, — ce n'est point un mystère ! —
Lorsque Monsieur Jules Ferry
Dégringola du ministère,
D. J. s'en montra fort marié.
Puis refoulant toute amertume,
D. J., dont l'esprit est très net,
Fit lestement courir sa plume
En l'honneur du bon Freycinet.
Et si Clémenceau, qu'éperonne
La soif ardente du pouvoir,
Arrive quelque jour, personne
Ne pourra s'offusquer de voir
D. J. continuer sa tâche.
Avec un nouveau dévouement !
Cela démontre qu'il s'attache
A rester dans le mouvement.
D'un tel système politique
On ne saurait blâmer D. J. :
N'est-ce pas pour la République
Que si librement il agit ?
Cependant, il n'applaudit guère
Camelinat, Basly, Boyer,
Meute que le propriétaire
Contre son bien voit aboyer !
Les radicaux sans atticisme
Vont s'écrier avec hauteur :
« S'il combat le socialisme,
Cet homme est donc conservateur ? »
Mais D. J., dédaignant ce groupe,
Riposterà d'un air vainqueur :
« L'Avenir a le vent en poupe,
Et cela suffit à mon cœur ! »

ZIG.



CAUSERIE

SUSCEPTIBILITÉ INOPPORTUNE.

Notre confrère l'*Indépendant* — pas celui de Périgueux, l'autre, le vrai, celui de Bergerac — a bien voulu, dans un de ses derniers numéros, nous consacrer les lignes suivantes, dont nous le remercions très sincèrement :

« Un de nos amis nous a envoyé hier le second numéro d'un journal illustré, l'*Entr'acte*, qui vient de se fonder à Périgueux. Ce petit journal, rédigé par des jeunes, est véritablement charmant. Méchant juste comme il faut, il égratigne légèrement et publie des charges admirablement réussies. Celle de M. Laporte, rédacteur en chef de l'*Echo*, est charmante. Nous ne lui ferons qu'un petit reproche, un seul : c'est d'être trop local.

» A-t-il une opinion politique ? Nous le pensons et nous devons même dire qu'il sent un peu le fagot. Mais nous, qui aimons l'esprit d'où qu'il vienne, et l'*Entr'acte* en est rempli, nous souhaitons la bienvenue à notre confrère et lui désirons sincèrement longue vie et prospérité. »

A en juger par le tapage que l'on a mené autour du dernier numéro de l'*Entr'acte*, tout le monde n'est pas de l'avis de notre confrère bergeracois, ou, pour parler plus exactement, tout le monde n'a pas l'esprit assez ouvert, l'intelligence assez large pour comprendre la plaisanterie et ne voir dans les pointes ou les malices de notre chère petite feuille que ce qu'il faut y voir réellement, c'est-à-dire un passe-temps agréable, exempt de toute prétention, et pas méchant... pour deux sous.

Qui nous délivrera, une bonne fois, des grincheux et des imbéciles !

Une autre catégorie de détracteurs, c'est celle qui se recrute parmi les gens dont la vertu farouche s'accorde mal de la libre allure de l'*Entr'acte*.

On a, Dieu nous pardonne ! été jusqu'à prononcer le mot de pornographie ! L'*Entr'acte* pornographe ! si ça ne fait pas pitié ! Certes, nous n'avons jamais eu la prétention de faire dans ce journal de la morale en actions ; nous ne faisons aucune difficulté de reconnaître que la mère peut très bien se dispenser d'en recommander la lecture à sa fille ; nous n'écrivons pas pour les couvents de jeunes demoiselles, pas même pour les lycées de jeunes filles. Mais s'en suit-il que nous nous livrions au dévergondage littéraire que quelques Tartufes ont voulu voir dans nos colonnes ? Le lecteur impartial a pu se convaincre du contraire.

D'ailleurs, en admettant que cette accusation fut fondée, serions-nous véritablement les coupables, et ne conviendrait-il pas mieux d'accuser le seul auteur responsable, c'est-à-dire vous tous qui nous lisez, le public, en un mot ? Sommes-nous cause que les livres de M. Zola s'impriment à un plus grand nombre d'éditions que ceux de M. Gondry du Jardinier ?

Est-ce notre faute si des journaux tels que le *Figaro*, le *Gil-Blas* ou l'*Evenement* ont plus de lecteurs que l'*Univers* ou le *Monde* ? La meilleure boussole qu'on ait encore trouvée pour diriger un journal dans la voie qu'il doit suivre, c'est le chiffre de sa vente ; or, dès son apparition, et à chacun de ses numéros, l'*Entr'acte* a été littéralement pris d'assaut : son succès est sans précédent dans les fastes du journalisme périgourdin. Donc, l'esprit de notre petite feuille plaît au plus grand nombre !

Nul, nous le savons, n'échappe à la jalousie du prochain, surtout lorsqu'il réussit. On l'a bien vu naguère, lorsque le journal *La Jeunesse* dut cesser sa publication, après son quatrième numéro, faute de cet instrument sonnant qui, s'il est le nerf de la guerre, est aussi celui du journalisme. On l'a vu encore plus récemment avec l'*Entr'acte périgourdin* première manière, que son auteur eut la bonne idée de classifier « d'intermittent », et qui, pareil aux plus belles choses, eut le pire destin, ayant à peine vécu une soirée. N'en déplaise à tous nos jaloux, l'*Entr'acte* illustré aura la vie plus dure que ses devanciers, et fera tous ses efforts pour ne pas grossir la liste des feuilles périgourdines sitôt mortes que nées.

Au surplus, ces jalousies ne sont pas faites pour nous déplaire. « Tu te fâches, donc tu as tort ! » dit la Sagesse des nations. Vous cherchez à nous débiner, messieurs les envieux ; c'est tant mieux pour nous ; vous nous faites de la réclame, et vos jappements de roquets poussifs n'ont rien qui doive nous effrayer.

Tout ce que nous demandons, c'est qu'on ne nous prête pas toutes les mauvaises idées qui ont germé dans la cervelle de quelques fantasques concitoyens ! Qu'on veuille bien, une fois pour toutes, se dire que le seul but poursuivi par nous a été de combattre cet esprit (?) routinier et potager de la province, qui, si l'on ne cherchait pas le plus possible à réagir, finirait par nous pétrifier, jeunes encore, dans une existence fastidieuse et monotone.

Qu'on s'abstienne surtout de voir, dans nos colonnes, des allusions malicieuses ou méchantes, visant telle ou telle personnalité locale, alors que rien de tout cela n'existe ! Dans le dernier numéro de l'*Entr'acte*, nous racontions les vicissitudes d'un officier ministériel ; faut-il en conclure que nous ayons eu l'intention de prendre à partie tel ou tel de nos avoués, notaires ou huissiers ? et pourtant le nombre de ces estimables barbouilleurs de papier timbré est considérable à Périgueux. Aujourd'hui, notre excellent collaborateur Paul Lebreton nous fait, avec sa verve habituelle, assister aux mésaventures conjugales d'un cafetier. S'en suit-il qu'il ait entendu viser tel ou tel de ces industriels aussi honorables que nombreux, dont les liquoreux établissements foisonnent sur les deux rives de l'Isle ? Evidemment non. Il ne faut voir dans ces récits sans prétention que des œuvres de pure imagination, localisées par leurs auteurs pour leur donner un attrait de plus.

Encore une fois, qui nous délivrera des grincheux, des Tartuffes et des imbéciles ? . JEHAN DES BARRIS.



HISTOIRES ET CONTES PÉRIGOURDINS

Une Fumisterie de Mardi-Gras (*)

Mieux est de ris que de larmes crier,
Pour ce que rire est le propre de l'homme.

Vous connaissez, du moins par où-dire, le *Café du Cornac* ? — Je sais, tout comme vous, que ce n'est pas là son vrai titre ; mais depuis que le propriétaire de cet établissement eut la plaisante idée d'offrir un bock à l'un des éléphants qui faisaient partie de la cavalcade organisée par le cirque Sanger, tout le monde ici le désigne ainsi, et je vais faire comme tout le monde. — Bien que situé dans une des rues les plus écartées de la ville, le *Café du Cornac* est, chaque soir, le rendez-vous de nombreux bons lurons, qui viennent là un peu pour l'excellente bière de Joseph Balandar, et beaucoup aussi pour les beaux yeux de sa femme Luceinde, une petite blonde de vingt-cinq printemps, dont le corsage opulent et les regards de flamme tourneraient la tête à un décapité parlant.

Fondé depuis quelques années à peine, le *Café du Cornac* a réussi au-delà de toute espérance, et ce brave Balandar, grisé par son succès autant que par sa bière, jouirait d'un bonheur complet, si l'aspic de la jalousie ne s'était depuis peu glissé dans son âme. Notre homme est convaincu que sa femme le trompe... Avec qui ? Dame Luceinde a des sourires et des prévenances pour tous ses clients ; mais elle ne peut et elle ne doit — c'est, du moins, l'opinion de son naïf conjoint — accorder ses faveurs qu'à un seul. La situation de l'ombrageux limonadier est d'autant plus critique qu'il a fait un serment et qu'il le tient très religieusement : Le jour où il prit possession du *Café du Cornac*, Joseph Balandar dit assez imprudemment à son incandescente petite femme : « Soyons tout à nos clients et à nos affaires. Pour ma part, je m'engage à te respecter comme une sœur et, foi de Balandar, tu n'auras d'enfants que du jour où je serai riche et honoré !... »

Depuis lors, le pauvre Joseph Balandar souffre en silence, et le nouveau supplice de Tantale qu'il s'est volontairement imposé ne fait qu'aggraver sa jalousie.

Quel était le coupable et comment le découvrir ? Voilà le problème qui, durant près d'un mois, hanta le cerveau du bonhomme. Était-

(*) Reproduction interdite. (Ce récit fait partie d'un volume inédit, qui paraîtra le jour où l'auteur aura de quoi payer les frais d'impression.)

L'ENTR'ACTE PÉRIGOURDIN.

ce le petit Bouriko, un commis-voyageur en boutons de guêtres, dont la moustache en crocs et la chevelure crépelée semblent irrésistibles ? Était-ce plutôt le jovial Poupartin, un grand garçon coiffeur dont l'éloquence persuasive est aussi dangereuse que les odeurs troublantes qu'exhalé tout son individu ? Balandar était perplexe.

Chaque soir, vers dix heures, sous prétexte qu'elle se sentait incommodée par la fumée des pipes, la belle Mme Balandar avait pris l'habitude de quitter le comptoir où elle trônaît sans partage, pour gagner sa chambre à coucher, située au deuxième étage. A partir de ce moment, les alarmes de l'honnête limonadier redoublaient et, à diverses reprises, il s'était permis de suivre sa moitié à pas de loup — Bouriko disait à pas de cerf ! — afin de pouvoir surveiller sa conduite. A côté de la chambre de Luceinde se trouve un petit salon où s'installait le vilain jaloux, qui, en collant l'œil à un trou habilement pratiqué dans la mince cloison, pouvait tout voir et tout entendre.

Bien que ridicule, le rôle que jouait Balandar n'était pas sans charmes. Durant plusieurs soirs, le nouvel Actéon prit plaisir à épier le gracieux manège de son affrionante moitié, qui semblait mettre une coquetterie toute particulière à son déshabillé de nuit. Après avoir paresseusement dégraffé sa robe et abattu ses blancs jupons, la mignonne créature délassait avec soin son corset, et c'est en poussant un véritable soupir de satisfaction qu'elle donnait la liberté à deux gentils prisonniers fermes et rosés, que l'amie Balandar ne pouvait, hélas ! caresser que d'un œil. Depuis son installation au *Café du Cornac*, l'accorte limonadière avait vu, non sans regret, son teint de lis et de rose tourner au cramoisi. L'atmosphère surchauffée de la salle, et peut-être aussi la vue de ses gaîts, lui faisaient ardemment monter le sang aux pommettes, et, pour remédier à ce teint de homard cuit, la coquette n'avait trouvé rien de mieux que de se saupoudrer chaque soir le visage avec de la poudre de riz. Ce bon Joseph qui, petit à petit, agrandissait son trou, éprouvait comme une sensation d'avare en contemplant ainsi son petit trésor de femme, en train de se barbouiller la frimoisse ; mais la finauda ne tarda pas à soupçonner le manège du serin que le sort lui avait donné pour époux, et, un beau soir, l'extase de Balandar fut troublée par une voix courroulée qui disait :

— Cornichon, va ! tu feras beaucoup mieux d'aller surveiller ton *Café*.

Notre limonadier, qui craint sa femme comme le feu, comprit la leçon et, profondément vexé, il regagna la salle du bas. Les clients avaient presque tous, ce soir-là, déserté de bonne heure, sauf le galant Bouriko et l'odorant Poupartin, qui, après avoir absorbé plusieurs verres de Pipermint, ne tardèrent pas à quitter successivement le *Café*.

Le lendemain et le surlendemain soir, oubliant la verte apostrophe de Luceinde, le brûlant limonadier, qui avait sans doute pris goût à la chose, s'empressa, sitôt sa moitié partie, de regagner son poste d'observation. Mais bernique ! La belle éteignait d'abord la bougie, et c'est dans l'obscurité la plus complète qu'elle procérait maintenant au petit manège que nous avons décrit. Infortuné Balandar !... rien que pour voir fonctionner encore une fois la houpette à poudre de riz, il aurait donné la moitié de ses économies ! Il eut, pendant quelques minutes, la velléité de se faire ouvrir la porte au nom de ses droits d'époux ; mais sa promesse « de n'avoir de fils que le jour où il serait riche et honoré ! » lui revint à temps à la mémoire. Oh ! cette appétissante petite femme ! Ah ! ce maudit serment ! et dire qu'il ne pouvait caresser l'une qu'en violant l'autre. C'était exaspérant !

D'habitude, Bouriko et Poupartin quittaient des derniers la salle du café et, pendant que le coiffeur disait aller « fermer sa boutique », le commis-voyageur se faisait un malin plaisir d'offrir un bock au patron. La veille du Mardi-Gras, les choses se passèrent comme à l'ordinaire et, les deux compagnons partis, Joseph resta seul avec ses pensées amères. Il avait presque oublié sa jalouse pour ne songer qu'à la situation grotesque de mari *in partibus* qu'il s'était volontairement faite. Le pauvre Balandar, voulant cacher sa maussaderie à son garçon Léon, qui est un vrai malin, avait pris des cartes pour « tenter une réussite », et, tout en les alignant machinalement sur le tapis, notre homme ruminait quelle niche il pourrait bien faire à Mme Balandar, pour se venger de son indigne conduite. Tout à coup, Léon le vit se frapper le front, et il surprit ces bouts de phrases : « Ah ! elle tient à se coucher sans lumière !... elle veut me priver de l'innocent plaisir que me réservait le petit trou. Sa houppe

me vengera !... C'est demain le Mardi-Gras... Pouppoule se masquera malgré elle !... »

La nuit dut paraître bien longue au vindicatif Balandar, qui, tout en se tournant et en se retournant sur son lit solitaire, savourait à l'avance les résultats d'un plan de vengeance dont j'ai hâte de faire connaître à mes lecteurs les conséquences imprévues.

Aussitôt levé, notre limonadier n'eut rien de plus pressé que d'aller acheter du *noir de fumée* et, dans le courant du jour, s'étant introduit sournoisement dans la chambre à coucher de sa femme, il prit, sur la table de nuit, la fameuse boîte à poudre de riz, en vida le contenu dans un vase qui se trouvait à portée de sa main et, après avoir remplacé la poudre blanche par son noir de fumée, il recouvrit la boîte de la houppe de cygne, remit le tout en place et s'éloigna avec un sourire sardonique que lui aurait envie Méphisto !...

La joyeuse clientèle du *Café du Cornac* se souviendra longtemps de la gaîté exubérante que Balandar manifesta le soir du Mardi-Gras. Il joua et gagna bruyamment une quinzaine de parties. « Joseph tient à justifier son enseigne : il a ce soir une veine de cornac ! » dit avec malice un des perdants, et cette innocente saillie fut accueillie par des rires sonores. Vers dix heures, les habitués s'éclaircirent et lorsque, selon la coutume, la jolie limonadière quitta le comptoir pour gagner sa chambre, on vit la face rubiconde de son mari s'épanouir comme un soleil. « Il va se passer quelque chose de drôle ! » murmura-t-il à l'oreille de Bouriko, qui, en compagnie de Poupartin, lui proposait une partie de consolation « en cinq secs. »

La salle s'était vidée lentement, et lorsque Bouriko et Balandar s'attablèrent, l'amie Poupartin, sous prétexte d'aller « fermer sa boutique », s'absenta à son tour, en disant : « — Faites servir, je suis des vôtres dans dix minutes au plus ! »

— Garçon, trois verres de fine ! cria Balandar.

Mais le garçon n'était pas là. Le maître réitéra vainement son appel et, en désespoir de cause, il se fit un devoir de servir lui-même les consommations attendues.

Peu après, Léon parut, et Balandar remarqua, non sans étonnement, que le jeune homme avait la figure entièrement barbouillée de noir.

— Mais d'où venez-vous donc ? lui demanda le patron.

— De la cuisine, monsieur.

— Cela se devine, mon ami. Regardez-vous dans la glace.

Le garçon, qui mentait... et pour cause, soupçonna que, dans l'obscurité, la patronne lui avait fait une niche ; mais il fut assez prudent pour n'en rien dire.

Quelques instants après, Poupartin, tout guilleret, ouvrait la porte de la salle, et quelle ne fut pas la surprise de tous en voyant que, lui aussi, avait le museau noirci ; mais, sans se rendre compte de l'effet qu'il venait de produire, l'arrivante cligna de l'œil à Bouriko, qui, sans mot dire, disparut par la porte du laboratoire, donnant accès aux appartements d'en haut.

— Comment, mon cher Poupartin, vous aussi, vous vous barbouillez la figure ! Voilà une drôle de façon de fêter le Carnaval, constata Balandar, en tendant un verre d'eau-de-vie à son ami. Mais où donc est passé Bouriko ?

— Il est allé... où il ne pouvait vous envoyer. En attendant son retour, une dernière partie « en cinq secs ! »

Naturellement, notre jovial limonadier, dont l'intelligence épaisse ne pouvait soupçonner l'odieuse comédie qui se jouait sous son toit, accepta avec empressement, et les « cinq secs » étaient à peine terminés, que Bouriko reparut, sérieux comme un bonze, mais noir comme un boudin. Les lèvres, et le nez surtout semblaient être passés à la suie.

— Ah ! décidément, clama Balandar, c'est une gageure... Bouriko, à son tour, vient d'embrasser la poêle ! Pour compliquer la chose, il faut que ma femme soit de la partie, car Pouppoule, sans s'en douter, doit avoir la hure dans un drôle d'état... Léon, va réveiller la patronne, et dis-lui, à travers la porte, qu'elle descendre à l'instant pour une affaire urgente.

Le garçon exécuta prestement l'ordre qui venait de lui être donné et, dix minutes s'étaient à peine écoulées, que Mme Luceinde se montra. La pauvrette, tout ému, avait pris juste le temps de passer un jupon et une camisole blanche, qui faisaient encore mieux ressortir l'état de son visage, entièrement transformé par le noir de fumée.

Il y eut un moment de stupeur bien com-

préhensible. Tous les complices se regardaient et tous avaient peine à maîtriser un accès d'hilarité, auquel Balandar vint tout à coup lâcher la bride.

— Attendez, intervint comiquement le pauvre mari, j'entends que la mascarade soit complète, et on le vit passer à la cuisine, d'où il revint avec une large poêle noircie, dont il se frottait frénétiquement le visage.

Pour le coup, les rires devinrent épileptiques et chacun, en se tenant les côtes, dut gagner un siège pour ne pas perdre son aplomb.

Mais l'heure des explications allait enfin sonner.

— Voyons, messieurs, me direz-vous, interrogea la petite limonadière plantée devant une glace, par quel sortilège ma figure se trouve dans cet état ?

Balandar, redevenu sérieux, se fit un devoir de raconter la substitution qu'il avait faite dans la boîte à poudre de riz, et la rouée commère, devinant sans peine ce qui avait dû se passer, s'empressa d'apostropher son grotesque conjoint :

— Que tu te moques de ta femme, passe encore, dit-elle d'un ton courroucé ; mais masquer de la sorte tes clients et ton garçon, c'est indigne !

Joseph, tout penaud, crut devoir protester avec véhémence :

— Tu te trompes, ma chérie. Ces messieurs se sont barbouillés eux-mêmes et, tu l'as vu, j'ai voulu les imiter. C'est une fumisterie de Mardi-Gras !

Ah ! on rira longtemps de cette bizarre aventure au *Café du Cornac* !

Paul LEBRETON.



ECHOS ET POTINS.

Trois-Etoiles, qui est un coeurie fiefé, et qui se ruine avec des « momentanées », est sans cesse à larder sur les toilettes de sa femme. Hier, pour n'en pas perdre l'habitude, il ronchonnait sur la note de la couturière.

— Bigre, ça coûte cher à habiller, les femmes honnêtes...

A quoi l'épouse vertueuse réplique doucement :

— Pas encore tant que les autres à déshabiller, mon bon ami !

* *

Boireau raconte, en société, qu'il a eu à se plaindre d'un de ses amis :

— Figurez-vous que ce voyou-là... Oh ! pardon ! Figurez-vous que ce mule-là... Oh ! pardon ! Enfin, figurez-vous que ce chameau-là... Pardon, mais je ne trouvais pas d'expression convenable !

* *

Un farceur s'arrête hier soir devant le kiosque de Faucher et, après avoir acheté l'*Entr'acte*, s'adresse en ces termes à la marchande :

— Madame, avez-vous le *Temps* et la *Liberté* ?

— Oui, monsieur.

— Ah ! très bien, alors avez l'obligeance de m'aller acheter deux sous de tabac à priser, en face, hé !

* *

Toto est dans un coin, en train de pleurer et se frottant le bas du dos.

Survient un ami de la maison, qui lui demande :

— Qu'est-ce qu'il y a donc, mon petit ami ?

— C'est papa qui m'a donné une grande claque sur le derrière.

— Pourquoi ça ?

— Il dit que j'ai mauvaise tête.

— Oh ! alors je comprends.

— Moi pas. De vous claqueter au derrière, est-ce que ça peut faire la tête meilleure, dis, monsieur !

* *

Un ivrogne descend la rue Limogeanne en titubant d'une horrible façon.

— Allons, te v'là encore ! s'écrie un ami qui le rencontre. Tu as grand tort de boire tant que ça : tu ne peux faire un pas sans trébucher ?

— Non, répond le ivrogne d'un ton sentencieux. J'ai pas tort de boire ; j'ai tort de me promener quand j'ai bu, — v'là tout !

* *

Terminons par cet écho du Carnaval, qu'on nous donne comme authentique :

Un jeune homme de huit ans environ vient faire une visite à sa tante, orné d'un nez postiche et audacieux, dont il est du reste très fier.

— Fi ! dit la tante avec dégoût, que c'est laid de se mettre des choses comme cela sur la figure !

Le gamin, vexé, toise la toilette de sa tante :

— Et toi, si tu crois que c'est joli, ce que tu te mets comme ça de l'autre côté !

ZAG.

Le Gérant, SPA.

